

La villa d'Ausone : une promenade de mon enfance à la rencontre du poète latin du IV^e siècle.

Dans mon enfance, mes parents adoraient partir à l'aventure, par les petits chemins de notre contrée, à la recherche de lieux chargés d'histoire, menaçant pour certains de tomber dans l'oubli. Je les suivais, docilement en règle générale, n'imaginant pas à cet âge qu'ils m'initiaient, en douceur et sans préceptes, aux plaisirs les plus parfaits de l'existence, ceux que l'on goûte au détour d'un chemin et que l'on savoure encore plus s'il y a matière à raconter, se souvenir, rêver, enjoliver parfois avec le temps.

Ils voulaient avant tout, je crois, m'attacher sentimentalement à leur endroit, celui où ils étaient heureux, espérant qu'à mon tour, j'allais vivre ma vie en harmonie avec cette belle nature de mon pays natal et ses petits lieux attachants.

Je puis dire et même affirmer qu'ils réussirent parfaitement ce volet de mon éducation, m'incitant à être, non pas simplement "de mon temps" mais avant tout de mon lieu, en établissant cette espèce de complicité entre l'endroit où j'allais vivre mon existence toute entière et moi-même, ce qui me permettrait d'approcher, un peu, de ce que l'auteur du *Cheval d'orgueil* appelle la Sagesse (**Pierre-Jacques HELIAS**, *La Sagesse de la terre* – 1978).

Pour en revenir aux petits lieux que grand nombre d'entre vous ont de même savourés et savourent encore, j'en suis certaine, je puis citer les incontournables tels que la fontaine de **Barbara** et le lavoir de nos aïeules, la mystérieuse propriété endormie à l'époque que Maman appelait "le château des Bruyères", les vieux moulins de **Quins**, de **Chadin** et des **Trois Fontaines** avec leurs roues déversant à flots de limpides histoires, ou plus loin, la lanterne des morts de **Fenioux** et son vieux sarcophage dans lequel certains de nos amis s'allongeaient pour mesurer la taille de nos anciens !

Ces promenades parfaites qui tout à la fois nous permettent d'échapper à nos ennuis quotidiens, à nos misères, à nous-mêmes et libèrent notre imagination, sont toujours réalisables de nos jours et je dois dire qu'elles rencontrent un succès grandissant.

Mais il est hélas, trois fois hélas, une promenade parfaite dans les incontournables de mon enfance que je ne puis refaire et ce, depuis déjà un demi-siècle....

Voulez-vous toutefois chausser vos baskets, "accrocher votre cerveau au portemanteau", à l'instar de **Christian BOBIN** (écrivain et poète français de ma génération), et m'accompagner sur le chemin qui menait à la villa d'**Ausone**, ce poète latin d'origine gauloise qui fut le plus grand représentant de la poésie païenne au IV^e siècle ? Attention, vous ne pourrez la voir car elle a totalement disparu... mais avec un peu d'imagination, vous pourrez néanmoins faire la connaissance de ce personnage plutôt hors du commun et qui séjourna ici, à quelques lieux de notre clocher de **Saint-Savinien**, voici déjà quelques siècles. Si vous aimez l'histoire, le vin, la poésie, l'amitié et les plaisirs champêtres, alors assurément vous allez apprécier ce digne et vénérable professeur qui comparait le célèbre grand ciel saintongeais au ciel tout aussi célèbre de la Rome éternelle.

J'avais huit ans

Il fallait aller à la rencontre d'**Ausone** de préférence aux beaux jours, non que les chemins crottés d'automne soient infranchissables, mais parce qu'un beau soleil dans un beau ciel bleu donnait à la promenade plus de brillant et à la scène plus d'éclat.

Il fallait prendre dans le tournant du **Plaisir**, bien avant les mottes et **les Trois Fontaines**, ce petit sentier des bois qui mène sur le plateau. Mieux valait s'armer de cannes, voire d'une serpette, pour avancer agréablement dans ce sentier quelque peu rétréci à l'époque par la végétation masquant les traces des roues de charrettes de nos ancêtres les laboureurs.

Au bout du sentier, le soleil nous aveuglait. Il fallait alors, pour nous en protéger et parce que c'était la bonne direction, tourner à droite en direction de **Chez Élouard**, cette fameuse propriété campagnarde que Maman appelait le "château des Bruyères". Après, c'était tout droit. S'il faisait très chaud, on faisait halte dans les carrières de **Marcheroy** qui alimentaient de toutes manières les conversations. Un peu de fraîcheur rechargeait nos batteries et nous préparait au final.

À la sortie du chemin goudronné des carrières, c'était toujours tout droit puis, sur la gauche, au milieu d'un champ sauvage, les ruines de la villa d'**Ausone** trônaient imperturbablement, attendant assurément notre visite.

Imaginez un vieux pan de mur tenant par le miracle du Saint-Esprit, enrubanné par un vieux lierre vigoureux, les restes d'une porte, haletante, des insectes en tous genres que nous dérangions et qui bourdonnaient dans tous les sens et puis, cachée sous cette flore galopante, une plaque de marbre blanc que le temps n'avait pas déboulonnée avec cette inscription : « **Villa d'Ausone** ». J'en avais le souffle coupé !

François, notre ami rochefortais, avocat et aveugle de guerre, amoureux des arts et des vieilles pierres, caressait la plaque lentement et la communion de cet homme charmant avec ce témoin palpable d'un érudit gaulois ajoutait à l'instant quelque chose d'indéfinissable.

Alors Papa, très content de nous avoir tenus en haleine, nous faisait un petit cours sur **Ausone** et j'imaginai alors qu'il l'avait bien connu.

C'était dans les années 50, avant que le célèbre — nécessaire et destructeur — remembrement vienne modifier les paysages de notre belle campagne façonnés certainement en connaissance de cause par les anciens. Nos jeunes amis de Saint-Savinien ont très certainement entendu relater le remembrement des années 60 par leurs grands-parents. Ce fut à la maison un grand sujet de conversation comme dans de nombreux logis charentais. Les "jardiniers de la nature" devinrent des "industriels de l'agriculture". Ils troquèrent les pioches et les faux de leurs ancêtres contre des pelleteuses et des débroussailleuses. Le remembrement, solution idéale au sortir de la Deuxième Guerre Mondiale pour moderniser l'Agriculture française traumatisée par le dur souvenir des pénuries de l'Occupation, entraîna de graves atteintes au milieu naturel. Certains parlèrent de catastrophe écologique !

Difficile de concilier nouvelles méthodes de production et Dame Nature d'antan pour un monde obligé d'évoluer après un cataclysme.

Les fossés furent curés, les haies pour la plupart détruites, les petits arpents de nos ancêtres, ces lopins de terre nourriciers depuis des siècles, disparurent et de grands champs, plus pratiques à cultiver, remanièrent notre paysage ancestral. Les ruines de la villa d'Ausone furent dès lors broyées par les bulldozers, expédiées sans état d'âme « *ad patres* ».

Ce fut, je m'en souviens, un déchirement pour Papa, non pas qu'il fût contre le progrès, car ayant été prisonnier de guerre pendant cinq longues années en Allemagne, il savait pertinemment que le monde devait se relever d'une manière ou d'une autre et trouver des solutions meilleures, mais parce que ce tourbillon allait engloutir à jamais, dans les faubourgs de notre mémoire, ces jolies petites ruines, l'aboutissement délicat de l'une de nos promenades parfaites.

Nous fîmes ensemble la dernière promenade avant le dernier voyage des ruines condamnées pour savourer une dernière fois leur beauté dans leur simplicité chargée d'histoire, de lierres nouveaux, d'insectes libres. Ce fut un moment d'amertume qui resta gravé dans ma mémoire.

Nous eûmes plus tard un grand regret : celui de n'avoir pas récupéré la plaque de marbre blanc qui ne datait pas du IV^e siècle évidemment mais de quelque historien poète et amoureux du XIX^e siècle sans doute. Nous aurions pu ultérieurement la confier aux présentoirs de **la Maison du Patrimoine des Amis de Saint-Savinien**. Je crois bien que nous fîmes là une erreur, une sorte de péché par omission.

Ausone, dès lors, devint une sorte d'ami pour la jeune enfant que j'étais et je ne manque encore jamais de le saluer lorsque je traverse en voiture les bois de **Marcheroy**. La promenade parfaite ne se fait plus *pedibus*, elle se déroule désormais « dans l'immense édifice du souvenir » si bien défini par Marcel Proust dans son célèbre « **Du côté de chez Swann** »

Et c'est ainsi qu'elle me propulse toujours en arrière, au bras de mes parents et plus en arrière encore dans le jardin imaginaire de la villa d'**Ausone**.

Nous sommes, comme je l'ai dit, au IV^e siècle. **Decimus Magnus Ausonius**, dit **Ausone**, naît à Bazas en Gironde vers 309. Il fait ses études d'abord à Bordeaux puis à Toulouse. Après quelques temps consacrés au droit, il devient maître de grammaire puis de rhétorique. Sa réputation fait que l'empereur **Valentinien 1^{er}** l'appelle comme précepteur auprès de son fils **Gratien** qui deviendra lui-même empereur en 367. À cette occasion, il réside à Trèves, alors siège du palais. Il connaît une brillante carrière : comte du palais, puis questeur, préfet du prétoire. En 377-378, il devient préfet des Gaules. **Gratien** le nomme consul en 379, faisant de lui l'un des hommes les plus puissants de l'Empire. Il se retire en 383, à environ 75 ans, en **Aquitania secunda** dont la Saintonge fait partie et où il dispose de plusieurs domaines dont il a hérité de ses parents. Il se livre désormais à la littérature jusqu'à sa propre mort en 394 à l'âge de 85 ans. Sa tombe serait dans l'ermitage de Mortagne-sur-Gironde.

Érudit gallo-romain, il laisse à la postérité des écrits, des recueils de poésie et des correspondances. Épigrammes, idylles, églogues, épîtres sont au programme de ses activités de retraité. Ses vers célèbrent souvent la table et surtout le vin ! Ses morceaux estimés dont l'idylle "**Les Roses**" ont inspiré **Ronsard** lorsqu'il écrivit son « **Mignonne, allons voir si la rose** ». Dans la correspondance très intéressante qu'il entretient avec son élève **Paulin de Nole**, futur évêque de Nole et futur saint, il décrit ses villégiatures dans sa maison de campagne du **Pagus Noverus**.

Le grand **Pierre Jaubert** (interprète privilégié de Napoléon 1^{er} lors de l'expédition d'Égypte) traduisit les œuvres d'Ausone en français en 1769. Il laissa alors perplexe les historiens à la recherche du **Pagus Noverus**, notre ami poète possédant plusieurs petits domaines. Il fit d'une lettre d'**Ausone** adressée à **Paulin de Nole** la traduction suivante :

« *Séparé du peuple de Bordeaux au moyen de trois montagnes et des lits de trois fleuves, les vignobles de mes collines, la fertilité de mes champs si agréables au laboureur, la*

verdure de mes prairies, l'ombre mobile de mes forêts, la compagnie nombreuse d'un bourg très peuplé, occupent tout mon loisir. Toutes mes métairies, qui se touchent dans le canton de Novero, sont tellement variées, pendant les différentes saisons de l'année, que les hivers y sont un peu chauds, et que dans les grandes chaleurs les zéphirs y font ressentir une fraîcheur un peu vive. »

Par ailleurs, l'un de ses petits domaines portait le nom de *Lucaniacum*. Les nombreuses études entreprises par les historiens pour localiser cette villa n'aboutirent à rien. Pire encore, il est probable qu'en définitive, les villas d'Ausone se réduisent à une seule qui ne serait, selon **Pierre Grimal** (spécialiste français en langue, littérature et philologie latines) ni saintongeaise, ni tout à fait bordelaise. Pourtant Ausone écrit à l'orateur **Axius Paulus** (son copain de fac, dirait-on de nos jours) qu'il « *habite les champs des Santons* » et qu'il « *s'est approché de la ville des Santons, par son domaine qui en est voisin* ». Ausone a décrit beaucoup d'éléments de la région de *Mediolanum*. Il parle du fleuve Charente (*Carentonus*), de l'excellence des huîtres de Marennes, de *Mediolanum* et de sa vie culturelle.

Ainsi, pendant des siècles, les historiens débattirent sur la localisation de cette maison de campagne. **Dadin de Hautessere** fut le premier auteur à placer le *Pagus Noverus* d'Ausone aux **Nouillers** en 1648. **Sanson**, un cartographe, l'avait déjà situé aux **Nouillers** dans son atlas de la Gaule antique une vingtaine d'années auparavant. Mais il était difficile de savoir quel crédit leur apporter, un vide de plus d'un millénaire existant entre ces sources du XVII^e siècle et la mort d'Ausone. Et le déclin de l'empire romain d'Occident, son effondrement un quart de siècle après la mort de notre illustre ami et les différentes invasions furent forcément de nature à brouiller les pistes. Aux arguments en faveur... s'ajoutèrent des arguments en défaveur... et des arguments fantaisistes... Dans le doute, l'existence de la maison d'Ausone aux **Nouillers** devint une légende.

« **La légende est à mes yeux plus vraie que l'histoire** » écrivait le philosophe **Alain**, humaniste passionné de liberté.

Pour moi, n'étant pas en mesure de trouver le chemin de la vérité, pas plus que nos chers historiens, et considérant, comme je vous le disais en introduction, que les plaisirs les plus parfaits de l'existence étaient ceux que l'on savourait encore plus s'il y avait matière à raconter, rêver, **enjoliver** parfois avec le temps, j'ai donc décidé, "à l'âge de raison", de situer la maison d'Ausone dans ce champ sauvage d'avant le remembrement, à moins d'une lieue du village des **Nouillers** — n'en déplaise à nos amis des **Nouillers** l'ayant située à **Bois Charmant** —, la légende faisant son chemin et allant jusqu'à fabriquer du vrai avec du faux.

Et puis enfin, ne trouvez-vous pas qu'Ausone, dans sa merveilleuse description de sa maison de campagne du **Pagus Noverus**, narre fidèlement les caractéristiques de notre environnement savinois ?

La fertilité des champs, la verdure des prairies, les hivers doux et les zéphirs qui apportent un peu de fraîcheur lors des grandes chaleurs... Et puis les lits de ces trois fleuves, pourquoi pas la **Charente**, la **Boutonne** (l'hypothèse fut retenue par certains) et quelque ruisseau qui coulait déjà en ces temps anciens, le **Charenton** peut-être, et auquel notre poète accordait beaucoup d'importance parce « **qu'on ne peut être poète sans quelque folie** » ! (Démocrite 460 avant Jésus-Christ)

**Quelques Idylles d'Ausone, poèmes de forme brève,
d'inspiration bucolique et chants de louange...**

Conseil d'Ausone au lecteur

Avant de parcourir ces légers essais d'une muse un peu nue, dépose ta gravité, lecteur. Tu fronceras le sourcil pour juger des œuvres sérieuses. J'ai un conseil à te donner, c'est de commencer par boire. Je n'écris pas pour un censeur à jeun. Il faut me lire en quittant la table, pour bien faire. Qu'on fasse mieux encore : qu'on s'endorme, et qu'on se croie sous le charme d'un rêve.

Ausone à son lecteur

Après Dieu, c'est mon père que j'ai toujours adoré : mon second culte, c'est à mon père qu'il était dû. Ainsi, cet hommage au Dieu très haut sera suivi de l'Épicède (poème funèbre) de mon père. Ce mot, emprunté aux auteurs grecs, et consacré par eux à honorer les morts, n'est point un titre ambitieux, mais un terme de piété. Je le recommande à mon lecteur, qu'il soit fils ou père, ou l'un et l'autre. Je n'exige point qu'on loue cet ouvrage ; mais je demande qu'on l'aime. Du reste, je ne fais point ici l'éloge de mon père, il n'en a pas besoin, je ne dois pas écraser un mort de ces jouets qui amusent les vivants. Je ne dis rien qui ne puisse être reconnu de ceux qui ont été les témoins d'une partie de sa vie. Avancer un mensonge, aujourd'hui qu'il n'est plus, n'est pas un moindre crime à mes yeux que de taire la vérité. Ces vers ont été inscrits sous son portrait, ce qui ne m'empêche pas de les comprendre dans le recueil de mes œuvres. Tous mes autres écrits me déplaisent ; celui-là seul, j'aime à le relire. Adieu.

Idylle d'Ausone "Les roses" ayant inspiré Ronsard



C'était au printemps ; la douce haleine du matin et sa piquante fraîcheur annonçaient le retour doré du jour. La brise froide encore, qui précédait les coursiers de l'Aurore, invitait à devancer les feux du soleil. J'étais par les sentiers et les carrés arrosés d'un jardin, dans l'espoir de me ranimer aux émanations du matin. Je vis la bruine peser suspendue sur les herbes couchées, ou retenue sur la tige des légumes ; et, sur les larges feuilles du chou, se jouer les gouttes rondes et lourdes encore de cette eau céleste. Je vis les riant rosiers que cultive Paestum briller humides au nouveau lever de Lucifer. Ça et là, sur les arbrisseaux chargés de brouillards, luisait une blanche perle qui devait mourir aux premiers rayons du jour. On doute si l'Aurore emprunte aux roses son éclat vermeil, ou si le jour naissant donne à ces fleurs la nuance qui les colore. Même rosée, même teinte, même grâce matinale à toutes deux ; car l'étoile et la fleur ont pour reine Vénus ; même parfum peut-être mais le parfum de l'une se dissipe dans les hautes régions des airs ; plus rapproché, on respire mieux le parfum de l'autre. Déesse de l'étoile et déesse de la fleur, la divinité de Paphos a voulu leur donner à toutes deux la couleur de la pourpre.

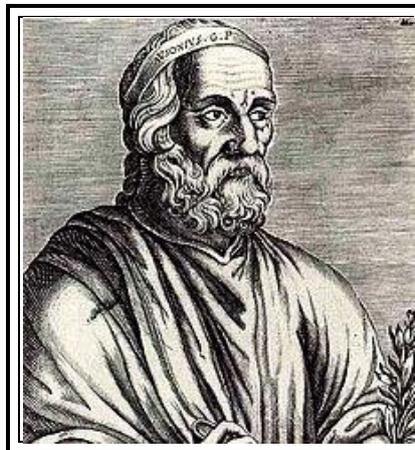
Le moment était venu où les germes naissants de ces fleurs allaient se développer en même temps. L'une verdoie couverte encore d'un étroit chapeau de feuilles ; l'autre se nuance déjà d'un rouge filet de pourpre. Celle-ci commence à découvrir la cime effilée de son haut obélisque, et laisse poindre sa tête empourprée ; celle-là déploie le voile étendu sur son front, avide déjà de faire compter ses feuilles nombreuses ; et sans plus attendre, elle étale les richesses de son riant calice, et livre au jour la poussière dorée qu'il renferme. Une d'entre elles, qui rayonnait naguère de tous les feux de sa chevelure, pâlit abandonnée de ses feuilles qui tombent. J'admirais les rapides ravages du temps dans sa

fuite, et ces roses que je voyais éclore toutes ensemble et vieillir. Et voici que la chevelure empourprée de la fleur radieuse se détache au moment où je parle, et la terre brille jonchée de sa rouge dépouille. Et toutes ces formes, toutes ces naissances, toutes ces transformations variées, un seul jour les produit, un seul jour les enlève. Nous nous plaignons, nature, que la beauté des fleurs soit fugitive ; les biens que tu nous montres, tu les ravis aussitôt. La durée d'un jour est la durée que vivent les roses ; la puberté pour elles touche à la vieillesse qui les tue. Celle que l'étoile du matin a vu naître, à son retour le soir, elle la voit flétrie. Mais tout est bien ; car, si elle doit périr en peu de jours, elle a des rejetons qui lui succèdent et prolongent sa vie. Jeune fille, cueille la rose, pendant que sa fleur est nouvelle et que nouvelle est ta jeunesse, et souviens-toi que ton âge est passager comme elle.

Idylle d'Ausone sur sa petite villa

Après plusieurs années passées dans les honneurs car il avait été consul, Ausone quitta la cour et retourna dans sa patrie. En entrant dans la petite villa que son père lui avait laissée, il s'amusa à faire ces vers, à la manière de Lucilius (aux environs de 100 ans avant J.- C.) poète latin fondateur de la satire.

Salut, petit héritage, royaume de mes ancêtres, que mon bisaïeul, que mon aïeul, que mon père a cultivé, que m'a laissé mon père enlevé déjà vieux par une mort trop rapide encore. Hélas ! J'aurais voulu pouvoir ne pas sitôt jouir ! Sans doute il est dans l'ordre de la nature qu'on succède à son père ; mais, quand on s'aime bien, il est plus doux de posséder ensemble. À moi maintenant les travaux et les soucis ; auparavant le plaisir seul était mon partage ; le reste regardait mon père. Bien petit est mon petit héritage, j'en conviens ; mais rien ne semble petit quand on vit en paix avec soi-même, et, on peut ajouter, en paix avec les autres. Il vaut mieux, je pense, que la chose obéisse à l'esprit, que l'esprit à la chose. Crésus désire tout, et Diogène rien. Aristippe jette son or au milieu des Syrtes, et tout l'or de la Lydie ne suffit pas à Midas. Qui ne met point de borne à ses désirs, n'en sait point mettre à son avoir. Il n'y a de mesure aux richesses, que celle qu'on impose à sa cupidité. Mais apprends quelle est l'étendue de mon domaine ; tu apprendras ainsi à me connaître, et à te connaître toi-même, si c'est possible. Car cette connaissance n'est pas chose facile, et ce "γνώθι σεαυτόν"¹ que nous lisons si vite, nous l'oublions de même. Je cultive deux cents arpents en terre labourable ; j'ai cent arpents en vignes, moitié en prés, et, en bois, au moins deux fois autant qu'en prés, en vigne et en labour. Pour la culture de mon champ, je n'ai ni trop ni trop peu d'ouvriers. Auprès, une source, un puits peu profond, et un fleuve limpide et navigable ; son flux et reflux m'amène et me remmène. Je conserve toujours des fruits pour deux ans ; qui ne fait pas de longues provisions, sent vite la famine. Ma campagne est située ni trop loin ni trop près de la ville ; j'échappe ainsi aux importuns, et je suis maître de mon bonheur. Et chaque fois que l'ennui me force de changer de place, je pars, et je jouis tour à tour de la ville et des champs.



¹ "Connais-toi toi-même". Grec ancien. Cette devise, attribuée à Socrate, est inscrite au frontispice du Temple de Delphes.